

Aphorismes

(Le Sable et l'Écume, 1926)

La perle est ce temple qu'édifia la douleur autour d'un grain de sable. Quel fut ce désir qui nos corps façonna, et autour de quels grains ?

Le fol n'est pas moins musicien que toi ou moi ; c'est seulement l'instrument sur lequel il joue qui est un peu désaccordé.

Lors que tu auras atteint le cœur de la vie, tu trouveras en toutes choses la beauté, même dans les yeux aveugles à la beauté.

Ils me prennent pour un fol parce que je refuse de vendre mes jours pour de l'or ;
Et je les tiens pour fols parce qu'ils pensent que mes jours ont un prix.

Trop bruyant est le silence des envieux.

La première pensée de Dieu fut un ange.
La première parole de Dieu fut un homme.

Nul ne peut atteindre l'aube sans emprunter la sente de la nuit.

Aphorismes

(Le Sable et l'Écume, 1926)

Hier soir, j'ai vu des philosophes sur la place du marché. Ils portaient chacun leur tête dans un panier, et à tue-tête ils criaient : « Sagesse ! Sagesse à vendre ! »
Pauvres philosophes ! Il leur faut vendre leur tête pour nourrir leur cœur.

Mon ami, toi et moi demeurerons étrangers à la vie,
Étrangers l'un à l'autre, étrangers à nous-mêmes,
Jusques au jour où tu parleras et où j'écouterai,
Trouvant dans ta voix le son de ma propre voix,
Et jusques au jour où debout devant toi je me tiendrai,
Pensant moi-même me tenir devant un miroir.

Ils me disent : « Il te faut absolument choisir entre les plaisirs de ce bas monde et la paix du monde prochain. »

Et je leur dis : « J'ai choisi à la fois les plaisirs du monde d'ici-bas et la paix de l'au-delà. C'est que je sais en mon cœur que le Poète suprême n'a écrit qu'un seul poème, et que parfaits sont ses rythmes et parfaites, ses rimes. »

J'emplis un jour de brume ma main.

Puis je l'ouvris et voici que la brume un ver était devenue.

Et je fermai ma main et la rouvris à nouveau, et voici que s'y tint un oiseau.

Et derechef je refermai et rouvris ma main, et en son creux se tint un homme, et triste était son visage, et tourné vers le ciel.

Et une nouvelle fois ma main je refermai, et lors même que je l'ouvris, elle ne contenait rien que brume.

Mais j'ouïs un chant d'une douceur à nulle autre pareille.

Une seule fois restai-je sans voix. Ce fut le jour où un homme s'enquit à moi : « Qui es-tu ? »

Aphorismes

(Le Sable et l'Écume, 1926)

Tu es aveugle et je suis sourd et muet. Que nos mains adoncques se touchent et nous nous comprendrons.

Lors qu'elle ne trouve point de chantre pour chanter les chants de son cœur, la Vie engendre un philosophe pour exprimer les pensées de son esprit.

Il n'est que les muets pour envier les bavards.

Chantes-tu la beauté, même au cœur solitaire du désert, que tu trouveras un public qui t'écouterà.

Nous ne vivons que pour découvrir la beauté. Tout le reste est une forme d'attente.

Lors que tous les mystères de la vie tu auras résolus, la mort tu appelleras, puis qu'elle n'est qu'un autre mystère de la vie.

Dit avecque courtoisie le leu à l'agnel ingénu : « Ne voudriez-vous point d'une visite honorer notre logis ? »

Et l'agnel de répondre : « Nous aurions été honoré de vous rendre visite en votre logis si celui-ci n'était au creux de votre estomac. »

Aphorismes inédits

À l'aube de chaque matin et chaque soir à la tombée du jour, la vie pose sur nos visages de tendres baisers. Mais, entre le lever du soleil et le coucher du soleil, la vie sait comment de nos actes se gausser.

L'étranger en un pays pourra trouver du réconfort auprès d'un autre étranger en ce même pays. Mais tout qui est étranger en pensée et en esprit aucun réconfort ne trouvera en aucun pays.

La foi nous donne la force de déplacer toutes les montagnes. Pour l'heure, employons-nous à déplacer celles qui se dressent en nos âmes, et laissons à leur sereine majesté celles que porte la terre.

La liberté de l'homme par trop fier de sa liberté est une forme de servitude.

Me dit un jour un prophète : « Que j'aimerais jouer à cache-cache avec des petits enfants ! Mais comment le pourrais-je ? Et que penseraient de moi mes disciples ? »

Le don a quelque chose de magique qui est plus grand que le don lui-même.

Recherche la beauté, crée la beauté, voue un culte à la beauté. Mais si le pouvoir de chercher point ne t'est donné, ni celui de créer, ni celui d'adorer, retourne-t'en à la ferme de ton père, ou viens à moi, en sorte qu'en toi je puisse susciter une plus grande faim de la beauté.

L'astronome

(Le Fol, 1918)

À l'ombre du temple, mon ami et moi vîmes un homme aveugle qui était assis tout seul. Et mon ami dit : « Regarde, voici l'homme le plus sage du pays. »

Lors, je pris congé de mon ami et m'approchai de l'aveugle pour le saluer. Et nous engageâmes la conversation.

Après un moment, je demandai : « Pardonnez mon indiscretion, mais depuis quand êtes-vous aveugle ? »

« Depuis ma naissance », répondit-il.

Je lui demandai alors : « Et quelle sente de sagesse suivez-vous ? »

Il me répondit : « Je suis astronome. »

Puis il posa sa main sur sa poitrine et dit : « J'observe tous ces soleils et toutes ces lunes et toutes ces étoiles. »

Visages

(Le Fol, 1918)

J'ai vu un visage aux mille expressions, ainsi qu'un visage qui n'était rien autre qu'une seule expression, comme s'il était figé en un moule.

J'ai vu un visage à travers le lustre duquel j'ai pu percevoir la laideur à la vue dérobée, ainsi qu'un visage dont j'ai dû le lustre ôter pour entrevoir combien il était beau.

J'ai vu un visage par les ans buriné et pourtant dépourvu d'expression, ainsi qu'un doux visage portant de toutes choses l'empreinte.

Je connais les visages, parce que je regarde à travers cette étoffe par mon œil tissée, et que j'en aperçois la réalité recelée.

Poètes

(Le Précurseur, 1920)

Quatre poètes étaient attablés autour d'un broc de vin.

Dit le premier poète : « Il me semble que je voie, avecque mon troisième œil, la fragrance de ce vin qui flotte dans l'espace, telle une nuée d'oiseaux dans une sylve enchantée. »

Le deuxième poète leva la tête et dit : « Avecque mon oreille intérieure, je puis ouïr le chant de ces oiseaux de brume. Et leur mélodie ravit mon cœur, telle la blanche rose qui, au cœur de ses pétales, emprisonne l'avette. »

Le troisième poète closit les yeux et tendit un bras vers le ciel, et il dit : « Je les touche de ma main. Je sens leurs ailes, semblables au souffle d'une fée endormie qui mes doigts effleure. »

Adonc se leva le quatrième poète, et il se saisit du broc et il dit : « Las !, mes amis ! Je suis à ce point faible que ma vue et mon ouïe et mon toucher ne me servent de rien. Point ne puis-je voir la fragrance de ce vin, ni ouïr son chant, ni même sentir le battement de ses ailes. Je ne perçois que le vin lui-même. Et c'est pourquoi il me le faut boire, en sorte qu'il puisse aiguïser mes sens et me hisser jusques à vos enchanteresses hauteurs. »

Et, portant le broc à ses lèvres, il but le vin jusques à la dernière goutte.

Bouche bée, les trois poètes le regardèrent atterrés ; dans leurs yeux se lisait une haine assoiffée, dépourvue de tout élan lyrique.

L'amour

(Le Précurseur, 1920)

L'on raconte du chacal et de la taupe
Qu'ils boivent au même ruisseau
Où vient s'abreuver le lion.

Et l'on raconte de l'aigle et du vautour
Qu'ils plantent leur bec dans la même carcasse,
Et sont en paix, l'un avecque l'autre,
En présence du corps sans vie.

Ô Amour, dont la main souveraine
A refréné mes désirs,
Et fait grandir et ma faim et ma soif
Jusques à la dignité et jusques à la fierté,
Puissent le vigoureux en moi et le constant
Ne point manger ce pain et ne point boire ce vin
Qui tentent mon moi plus faible.

Puissé-je plutôt mourir de faim,
Et puisse mon cœur mourir de soif,
Et puisse-je mourir et puisse-je périr,
Devant que ma main je ne tende
Pour saisir une coupe que tu n'as point emplie,
Ou pour saisir un bol que tu n'as point béni.

Des enfants

(Le Prophète, 1923)

Et dit une femme qui contre son sein tenait un nouveau-né : « Parlez-nous des Enfants. »

Et il dit :

« Vos enfants point ne sont vos enfants.

« Ils sont les fils et les filles de l'aspiration de la Vie pour elle-même.

« Ils procèdent par vous, mais non point de vous,

« Et bien qu'ils fassent route à vos côtés, point ne vous appartiennent-ils. »

« Vous pouvez leur donner votre amour, mais non point vos pensées,

« Car ils ont leurs propres pensées.

« Vous pouvez donner refuge à leurs corps, mais non point à leurs âmes,

« Car leurs âmes habitent la demeure de demain que vous ne pouvez visiter, pas même en vos songes.

« Vous pouvez vous efforcer d'être comme eux, mais ne cherchez point à les façonner à votre semblance.

« Car la vie point ne va à rebours, ni ne se complaît dans l'hier.

« Vous êtes les arcs desquels vos enfants, tels de vifs traits, sont projetés vers l'avenir.

« L'Archer voit la cible sur la sente de l'infini, et Il vous tend de toutes Ses forces en sorte que Ses traits partent vite et portent loin.

« Que votre tension dans la main de l'Archer soit pour l'allégresse ;

« Car, de même qu'il aime le trait qui fend l'air, Il aime tout autant l'arc qui point ne tremble. »

De la connaissance de soi

(Le Prophète, 1923)

Un homme dit alors : « Parlez-nous de la Connaissance de soi ».

Et il répondit, disant :

« Votre cœur connaît en silence les secrets des jours et des nuits.

« Mais vos oreilles aspirent à entendre l'écho de la connaissance en votre cœur.

« Vous voudriez savoir par le verbe ce que vous avez toujours su par la pensée.

« Et vous voudriez toucher du doigt le corps nu de vos songes. »

« Et il est bon que vous le veuillez.

« La source cachée de votre âme doit sourdre et faire courir son murmure jusques à la mer ;

« Et le trésor de vos infinies profondeurs serait ainsi révélé devant vos yeux.

« Mais qu'il n'y ait point de balance pour peser votre trésor inconnu ;

« Et ne jugez point les profondeurs de votre connaissance au moyen d'une perche ou d'une sonde.

« Car le moi est une mer immense autant qu'incommensurable. »

« Ne dites pas : "J'ai trouvé la vérité", mais plutôt : "J'ai trouvé une vérité."

« Ne dites pas : "J'ai trouvé le sentier qu'emprunte l'âme." Dites plutôt : "J'ai croisé l'âme marchant sur mon sentier."

« Car l'âme emprunte tous les sentiers.

« L'âme point ne progresse sur un cordeau, pas plus qu'elle ne croît tel un roseau.

« L'âme se déploie, tel un lotus aux pétales innombrables. »

De l'enseignement

(Le Prophète, 1923)

Puis dit un maître d'école : « Parlez-nous de l'enseignement. »

Et il dit :

« Nul ne peut rien vous révéler qui jà ne repose, à moitié endormi, dans l'aube naissante de votre connaissance.

« Le maître qui, entouré de ses disciples, ambule à l'ombre du temple ne dispense point de sa sagesse, mais plutôt de sa foi et de sa bonté.

« Si tant est qu'il soit vraiment homme de sagesse, il ne vous convie point à entrer en la demeure de sa sagesse, mais il vous conduit plutôt jusques au seuil de votre propre esprit.

« L'astronome peut vous entretenir de la compréhension qu'il a de l'espace, mais il ne peut vous la transmettre.

« Le musicien peut, par le chant, vous donner à entendre le rythme qui emplit tout entier l'espace, mais il ne peut vous doter de l'oreille qui saisit ce rythme, ni de la voix qui lui fait écho.

« Et qui est versé dans la science des nombres peut disserter sur les contrées des poids et des mesures, mais il ne peut vous y mener.

« Parce que la vision d'un homme point ne prête ses ailes à un autre homme.

« Et tout comme chacun de vous se dresse seul dans la science de Dieu, ainsi chacun de vous doit-il demeurer seul dans sa connaissance de Dieu et dans son intelligence du monde. »

De la beauté

(Le Prophète, 1923)

Et dit un poète : « Parlez-nous de la Beauté. »

Et il répondit :

« Où chercherez-vous la beauté, et comment la trouverez-vous à moins qu'elle-même ne soit et votre chemin et votre guide ?

« Et comment parlerez-vous d'elle à moins qu'elle ne soit de vos paroles la tisserande ? »

« Les affligés et les blessés disent : “Aimable et douce est la beauté.

« “Telle une jeune mère, presque embarrassée par sa propre gloire, elle ambule au milieu de nous.”

« Et les passionnés de dire : “Non !, la beauté est affaire de puissance et d'effroi.

« “Telle la tempête, elle fait trembler la terre dessous nos pieds et gronder le ciel dessus nos têtes.” »

« Disent les las et les fourbus : “La beauté est de doux murmures tissée. Elle susurre en notre esprit.

« “Telle une faible lueur vacillant dans sa peur de l'ombre, sa voix cède à nos silences.”

« Mais les tourmentés de dire : “Nous l'avons ouïe, qui hurlait parmi les montagnes,

« “Et à ses hurlements se mêlaient martèlements de sabots et battements d'ailes et rugissements de lions.” »

« En la cité, les veilleurs de nuit disent : “Dès l'aube, la beauté poindra depuis le levant.”

« Et disent à l'heure de midi les hommes de peine et les voyageurs à pied : “Nous l'avons aperçue, qui se penchait sur la terre depuis les fenêtres du ponant.” »

« Disent en hiver ceux qui sont prisonniers des neiges : “Elle viendra avecque le printemps, bondissant de colline en colline.”

« Et les moissonneurs de dire dans la chaleur de l'été : “Nous l'avons vue, qui dansait avecque les feuilles d'automne et, dans ses cheveux, nous avons aperçu une onde de frimas.” »

« Toutes ces choses, vous les avez dites de la beauté,

« Mais, en vérité, vous parliez non point d'elle, mais de besoins insatisfaits,

« Et la beauté point n'est un besoin, elle est plutôt une extase.

« Point n'est-elle une bouche altérée, ni une main vide qui quémande,

« Mais plutôt un cœur enflammé et une âme envoûtée.

« Point n'est-elle une image que vous verriez, ni un chant que vous orriez,

« Mais plutôt une image que vous voyez, bien que les yeux vous vous closiez, et un chant que vous oyez, bien que les oreilles vous vous bouchiez.

« Point n'est-elle la sève en l'écorce rainée, ni l'aile par la serre saisie,

« Mais plutôt un jardin à jamais en fleurs et une nuée d'anges à jamais en vol. »

« Gens d'Orphalèse, la beauté est la vie lors que la vie dévoile sa sainte face.

« Or vous êtes la vie et vous êtes le voile.

« La beauté est l'éternité se contemplant en un miroir.

« Or vous êtes l'éternité et vous êtes le miroir. »

Sur le sable

(Le Pérégrin, 1932)

Dit un homme à un autre : « Cependant que la mer était haute, il y a jà bien longtemps, de la pointe de mon bâton, j'écrivis sur le sable le vers d'un poème. Et, ce jourd'hui encor, les passants s'arrêtent et le lisent, et ils veillent à ce que rien ne l'efface. »

Et l'autre homme répliqua : « Et moi aussi, j'écrivis jadis un vers sur le sable, mais c'était à marée basse, et les vagues de la grande mer le firent disparaître. Mais, dis-moi, qu'avais-tu écrit ? »

Et le premier répondit, disant : « J'avais écrit ceci : "Je suis celui qui est." Mais, toi, qu'avais-tu donques écrit ? »

Et le second de répondre : « Ce que j'avais écrit était ceci : "De ce vaste océan, je ne suis qu'une goutte d'eau." »

La perle

(Le Pérégrin, 1932)

Dit une huître à une huître de son voisinage : « Je ressens une immense douleur en mes entrailles. C'est une chose ronde, et qui m'opresse ; et j'en ai grande souffrance. »

Et l'autre huître de lui répondre sur un ton hautain et dédaigneux : « Loués soient les cieux, et loués soient les flots, car je n'éprouve nulle douleur en mes entrailles. Tant au-dedans qu'au-dehors de moi, je me sens en parfaite santé. »

C'est alors que, passant par-là, un crabe surprit la conversation des deux huîtres. Et il s'adressa à celle qui était bien portante, aussi bien dans sa chair que dans sa coquille, et il lui dit : « Oui, en effet, tu rayannes de santé. Mais sache que la cause de la douleur qu'endure ta voisine est une perle d'une rare beauté. »

La danseuse

(Le Pérégrin, 1932)

Jadis se présenta à la cour du Prince de Birkasha une danseuse accompagnée de ses musiciens. Et elle fut admise à la cour, et elle dansa devant le prince sur la musique du luth et de la flûte et de la cithare.

Elle dansa la danse des flammes, et la danse des glaives et des lances ; elle dansa la danse des étoiles et la danse de l'espace. Puis, elle dansa la danse des fleurs qui dans le vent tournoient.

Le spectacle terminé, elle se tint face au trône du prince et s'inclina devant lui. Et le prince lui enjoignit de s'approcher, et il lui dit : « Ô femme enchanteresse, fille de la grâce et des délices, d'où ton art te vient-il ? Et comment se fait-il que tu maîtrises tous les éléments dans tes rythmes et dans tes rimes ? »

Et la danseuse derechef s'inclina devant le prince, et elle lui fit cette réponse : « Ô puissante et gracieuse Majesté, point ne connais-je la réponse à tes questions. Je ne sais que ceci : l'âme du philosophe réside dans sa tête, l'âme du poète est dans son cœur ; l'âme du chantre s'attarde dans sa gorge, mais l'âme de la danseuse habite son corps tout entier. »

La vigne sacrée

(Poème inédit)

Le raisin de la vigne est un joyau.
Le feuillage en est un joyau.
La fragrance en est ambrée.
Le goût en est le désir en une coupe versé.

Un amant devrait-il en boire
Qu'il serait d'émerveillement perdu,
Et prendrait le vin pour son propre amour
S'écoulant, dans une course éperdue,
Tel un ruisseau, de ses lèvres à son cœur.

La plus profonde douleur

(Poème inédit)

Brûler mais sans briller,
c'est là une grande douleur,
mais ne point brûler du tout
c'est là la plus grande douleur.

Avoir un cœur plein et une main vide,
c'est là une douleur, assurément,
mais avoir une main pleine et ne trouver personne qui reçoive,
c'est là une plus grande douleur.

Être un infirme au pied de la montagne du désir de ton cœur,
c'est là une grande douleur,
mais atteindre le sommet de la montagne et se retrouver seul,
c'est là la plus profonde douleur.

Nourrir un chant en ton esprit,
mais sans la voix pour le chanter,
c'est là connaître une grande douleur,
mais avoir et le chant et la voix
et, pourtant, ne trouver personne qui t'écoute,
c'est là la plus grande douleur.

Jadis, je me tenais, tel un mendiant, à la porte du temple.
La nuit voilait toutes choses,
et ma main tendue était encor vide.
À cet instant-là, mon ami, je connus la douleur.

Mais sept lunes plus tard,
je me tins sous le portique du temple
pour narrer le printemps dans la sylvie,
Et le printemps au cœur d'une jeune fille,
Et le printemps comme commencement de la race.

Et nul ne me prêta l'oreille —
C'était là la plus grande douleur.

Sans titre

(Poème inédit)

Je gravis la colline
Emportant et du pain et du vin,
Et je mangeai mon pain
Et m'abreuvai à ma coupe.
Me gagna lors le sommeil ;
Je m'assoupis sous le soleil.
Et cependant que je dormais,
Une aloue vint se poser,
Et une miette elle chaparda
Au creux de ma main
Et d'une gouttelette se désaltéra
Au bord de mes lèvres.

Et puis elle s'envola
Dans l'éther azuré,
Et ses ailes elle fit battre,
Et son chant elle chanta.
Et s'éveilla mon cœur
Et s'ouvrirent mes yeux.

Adoncques m'exclamai-je :
« Comme j'aurais tant aimé
« Qu'elle eût tout le pain
« Au creux de ma main,
« Qu'elle eût tout le vin
« Au fond de mon cœur.
« Car tout ce qu'auraient recelé
« Et ma main et mon cœur
« Se serait envolé et aurait chanté. »

Quel dommage
Que le sommeil trop tôt nous gagne !
Quel dommage
Qu'endormis nous tombions
Devant que notre chant
Embrasse la cime,
Devant que notre main
Hérite l'abîme !

Mon ami

(*Le Fol*, 1918)

Mon ami, je ne suis pas ce que je parais être. L'apparence n'est qu'un vêtement que je porte — un vêtement tissé avecque soin et qui me protège de ton indiscretion et te préserve de ma négligence.

Le *je* qui m'habite, mon ami, habite la demeure du silence ; et il y restera à jamais, inaperçu, inapprochable.

Je ne voudrais pas que tu croies en ce que je dis ni aies confiance en ce que je fais ; car mes paroles ne sont rien que tes propres pensées exprimées et mes actes, rien que tes propres espoirs réalisés.

Quand tu me dis : « Le vent souffle à l'est », je te dis : « Oui, en effet il souffle à l'est » ; car je ne te permettrai de savoir que mon esprit point ne s'attarde sur le vent, mais bien sur la mer. Tu ne peux comprendre mes pensées qui chevauchent les flots. Et je ne souhaite pas non plus que tu les comprennes. J'aimerais prendre la mer en solitaire.

Lors que le jour est tien, mon ami, la nuit est mienne ; mais même en cet instant, je parle de l'heure de midi qui danse sur les collines et de l'ombre pourprine qui furtivement se fraye un chemin dans la vallée ; car tu ne peux ouïr les chants de mon obscurité ni voir mes ailes battre devant les étoiles — et je souhaiterais vraiment que tu n'oies ni ne voies. Je voudrais ne tenir compagnie qu'à la nuit.

Cependant que tu montes vers ton Ciel, je descends en mon Enfer — en cet instant même, tu m'appelles par-delà l'infranchissable gouffre : « Mon compagnon, mon camarade », et je te réponds : « Mon camarade, mon compagnon » ; car je ne souhaite pas que tu voies mon Enfer. La flamme t'en brûlerait la vue et la fumée t'en encombrerait les narines. Et j'aime trop mon Enfer pour souffrir que tu le visites. Je voudrais en Enfer être seul.

Tu aimes la Vérité et la Beauté et la Droiture ; et, pour l'amour de toi, je dis que c'est bien et convenable d'aimer pareilles choses. Mais, en mon cœur, je me ris de ton amour. Je ne souhaite toutefois pas que tu voies mon rire. C'est seul que je voudrais rire.

Mon ami, tu es bonté et prudence et sagesse ; que dis-je ?, tu es perfection — et moi aussi, c'est avecque sagesse et prudence qu'à toi je m'adresse. Et, en dépit de cela, je suis fol. Mais d'un masque je couvre ma folie. C'est seul que je voudrais être fol.

Mon ami, tu n'es point mon ami. Mais comment puis-je te le faire comprendre ? Mon chemin n'est pas ton chemin, et pourtant nous cheminons ensemble, la main dans la main.

Le chien sage

(Le Fol, 1918)

Un jour, un chien sage vint à passer près d'un groupe de chats.

Et cependant qu'il s'en approchait, il remarqua qu'ils étaient très absorbés et ne lui prêtaient point attention. Il s'arrêta.

C'est alors que, surgissant au milieu d'eux, un gros chat à l'allure solennelle les considéra et dit : « Mes frères, priez ! Et quand vous aurez prié encor et encor, alors en vérité il pleuvra des souris ! N'en doutez point ! »

Et comme il ouït ces dires, le chien en son cœur se mit à rire et s'éloigna d'eux en disant : « Ô chats aveugles et sots, ne fut-il point écrit — et n'ai-je point su, et mes pères devant moi —, que ce qu'il pleuvra en réponse aux prières et aux actes de foi et aux supplications, ce sont non des souris, mais des os ? »

Le goupil

(Le Fol, 1918)

Au lever du soleil, un goupil mira son ombre et dit : « Ce midi, je mangerai du chameau. » Et toute la matinée durant, il alla de-ci de-là en quête de chameaux. Mais, midi venu, il vit à nouveau son ombre et dit : « Une souris fera l'affaire. »

Les deux érudits

(Le Fol, 1918)

Au temps jadis vivaient en l'ancienne cité d'Afkar deux érudits qui chacun méprisaient et dénigraient le savoir de l'autre. En effet, l'un d'eux niait l'existence des dieux et l'autre était croyant.

Un jour les deux hommes se rencontrèrent sur la place du marché et, au milieu de leurs adeptes, se mirent à débattre et argumenter sur l'existence ou la non-existence des dieux. Adoncques, après plusieurs heures d'arguties, ils se quittèrent.

Ce soir-là, le mécréant se rendit au temple et se prosterna devant l'autel, et il pria les dieux de lui pardonner son passé d'indocilité.

Et, à la même heure, l'autre érudit, celui qui des dieux soutenait l'existence, brûla ses livres sacrés. C'est qu'il avait abjuré sa foi.

La fille du lion

(Le Précurseur, 1920)

Quatre esclaves éventaient une vieille reine qui était endormie sur son trône. Et elle ronflait. Et sur les genoux de la reine était lové un chat, qui ronronnait en observant indolemment les esclaves.

Le premier esclave prit la parole et dit : « Comme cette vieille femme est laide dans son sommeil. Regardez sa bouche qui tombe mollement ; et elle respire comme si le diable l'étranglait. »

Adonc dit le chat en ronronnant : « Point à moitié aussi laide dans son sommeil que vous dans votre servitude éveillée. »

Et le deuxième esclave dit : « On aurait pu croire que le sommeil adoucirait ses rides au lieu de les creuser. Elle doit rêver de quelque chose de mauvais. »

Et le chat ronronna : « Si seulement vous pouviez, vous aussi, dormir et rêver de votre liberté. »

Et le troisième esclave ajouta : « Peut-être voit-elle défiler la procession de tous ceux qu'elle a occis. »

Et ronronna le chat : « Oui !, elle voit défiler la procession de vos ancêtres et de vos descendants. »

Et le quatrième esclave s'exclama : « C'est bien beau de parler d'elle, mais cela ne me rend pas moins las de rester debout et d'éventer. »

Et le chat ronronna : « Jusques à la fin des temps vous éventerez ; car tel qu'il en est sur la terre en est-il dans les cieux. »

C'est alors que, dans son sommeil, la vieille reine dodelina de la tête et qu'à terre chut sa couronne.

Et l'un des esclaves s'écria : « C'est un mauvais présage ! »

Et ronronna le chat : « Mauvais présage pour l'un est bon présage pour l'autre. »

Et le deuxième esclave se demanda : « Qu'advierait-il si elle se réveillait et trouvait sa couronne gisant sur le sol ? À coup sûr, elle nous occirait ! »

Et le chat ronronna : « Chaque jour depuis votre naissance elle vous a occis, et point n'en avez-vous conscience. »

Et surenchérit le troisième esclave : « Oui-dà !, elle nous occirait ! Et elle considérerait cela comme un sacrifice fait aux dieux ! »

Et ronronna le chat : « Seuls les faibles sont sacrifiés aux dieux. »

Et le quatrième esclave intima aux autres le silence. Et, délicatement, il ramassa la couronne et la replaça sur la tête de la vieille reine, en veillant à ne point la tirer de son sommeil.

Et le chat ronronna : « Seul un esclave restaure une couronne qui a chu ! »

Au bout d'un moment, la vieille reine se réveilla, et elle regarda autour d'elle et bâilla. Adonc, elle dit : « Il me semble que j'ai fait un songe, et j'y ai vu un scorpion pourchassant quatre chenilles autour du tronc d'un vieux chêne. Point n'aimé-je mon songe. »

Lors, elle closit les yeux et se rendormit. Et elle se mit à ronfler de plus belle. Et les quatre esclaves continuèrent de l'éventer.

Et ronronna le chat : « Éventez ! Et éventez encor, pauvres imbéciles que vous êtes ! En éventant, vous ne faites qu'attiser le feu qui vous consume. »

Le saint homme

(Le Précurseur, 1920)

Dans ma jeunesse, je rendis un jour visite à un saint homme dans sa retraite silencieuse par-delà les collines ; et cependant que nous devisions de la nature de la vertu, un brigand arriva, qui claudiquait péniblement sur la ligne de crête. Lors qu'il atteignit la retraite du saint homme, il s'agenouilla devant lui et dit : « Ô saint homme, j'ai besoin de réconfort ! Mes péchés pèsent lourd sur ma conscience. »

Et le saint homme répondit : « Mes péchés, eux aussi, pèsent lourd sur ma conscience. »

Et le brigand ajouta : « Mais je suis un voleur et un pillard. »

Et répondit le saint homme : « Je suis, moi aussi, un voleur et un pillard. »

Et le brigand de poursuivre : « Mais je suis un assassin, et le sang de maints hommes hurle dans mes oreilles. »

Et le saint homme répondit : « Moi aussi, je suis un assassin, et dans mes oreilles hurle le sang de maints hommes. »

Et insista le brigand : « J'ai commis d'innombrables crimes. »

Et le saint homme de répondre : « J'ai, moi aussi, commis des crimes sans nombre. »

Adoncques, le brigand se leva et dévisagea le saint homme, et dans ses yeux se lut la perplexité. Et lors qu'il nous quitta, c'est en sautillant qu'il dévala la colline.

Je me tournai lors vers le saint homme et m'enquis : « Pour quelles raisons t'es-tu accusé de crimes que tu n'as point commis ? Ne vois-tu point que cet homme s'en est allé sans plus croire en toi ? »

Et répondit le saint homme : « Il est vrai qu'il ne croit plus en moi. Mais il s'en est allé le cœur réconforté. »

C'est à ce moment que, dans le lointain, nous ouïmes chanter le brigand, et l'écho de son chant emplissait de joie la vallée.

Le ploutocrate

(Le Précurseur, 1920)

Au cours de mes pérégrinations, j'aperçus un jour, sur une île, un monstre à la tête humaine et aux sabots de fer. Sans cesse, il mangeait la terre et, sans cesse, il buvait la mer. Et durant un long moment, je l'observai. Adonc, je m'approchai de lui et m'enquis :

« N'en avez-vous onques assez ? Votre faim n'est-elle onques apaisée ? et votre soif onques étanchée ? »

Et il me répondit, disant : « Oui !, je suis repu ! Non !, je suis las de manger et de boire ! Cependant, je vis dans la crainte qu'il n'y ait demain plus de terre à manger et plus de mer à boire. »

Le docte et le poète

(Le Précurseur, 1920)

Dit à l'aloue le serpent : « Tu voles et, pourtant, point ne peux-tu visiter les recoins de la terre où coule la sève de la vie, dans la perfection du silence. »

Et l'aloue répondit : « Oui !, tu sais tant de choses. Non !, tu es plus sage que tout ce qui est sage. Mais, quel dommage que voler tu ne puisses ! »

Et, faisant comme s'il n'avait rien ouï, le serpent dit : « Point ne peux-tu connaître les secrets des profondeurs, ni te mouvoir parmi les trésors de l'empire caché. Rien qu'hier, je gisais dans une caverne de rubis, semblable au cœur d'une grenade mûre, que le plus faible rai de lumière sublime en une flamboyante rose. Qui, sinon moi, peut admirer pareilles merveilles ? »

Et répondit l'aloue : « Nul, nul que toi, ne peut se coucher parmi les souvenirs cristallins du plus profond des âges. Mais, quel dommage que chanter tu ne puisses ! »

Et poursuivit le serpent : « Je sais une plante dont les racines descendent jusque dans les entrailles de la terre, et qui de cette racine mange, acquiert une beauté surpassant celle d'Astarté. »

Et l'aloue répondit : « Nul, nul que toi, ne pourrait dévoiler la prodigieuse intention de la terre. Mais, quel dommage que voler tu ne puisses ! »

Et le serpent continua : « Il est une rivière pourpre qui coule sous une montagne, et qui boit de son onde, à l'instar des dieux, immortel deviendra. Assurément, nul oisel, nulle bête ne peut découvrir cette rivière pourpre. »

Et répondit l'aloue : « Si tel est ton souhait, tu peux, tels les dieux, devenir immortel. Mais, quel dommage que chanter tu ne puisses ! »

Et insista le serpent : « Je sais un temple enfoui sous la terre, et je m'y rends à chaque lune : il fut bâti par une race oubliée de géants, et sur ses murs sont gravés les secrets du temps et de l'espace, et qui lit ces secrets comprendra ce qui l'entendement dépasse. »

Et l'aloue répondit : « En vérité, si tel est ton désir, tu peux, de ton corps souple, enlacer toute la connaissance du temps et de l'espace. Mais, quel dommage que voler tu ne puisses !

Adonc fut pris de dégoût le serpent, et, comme il s'en retournait et son trou regagnait, il grommela : « Quel écervelé, cet oiseau chanteur ! »

Et, tout en chantant, s'envola l'aloue : « Quel dommage que chanter tu ne puisses ! Quel dommage, quel dommage, toi qui es si sage, que voler tu ne puisses ! »

Le moribond et le vautour

(Le Précurseur, 1920)

Attends, attends encor un peu, mon impatient ami.
J'à trop tôt rejetterai-je cette enveloppe décharnée,
Dont la longue et vaine agonie
De ta patience abuse.

Point ne voudrais-je ta noble faim
Tous ces instants faire attendre :
Mais cette chaîne, bien que façonnée d'un souffle,
Est difficile à rompre.
Et la volonté de mourir,
Plus forte que la plus forte des choses,
Est refrénée par la volonté de vivre,
Plus faible que la plus faible des choses.

Pardonne-moi, mon camarade, trop longtemps m'attardé-je.
C'est le souvenir qui mon esprit retient ;
Une procession de jours anciens,
Une vision de la jouvence, en un songe vécue,
Un visage qui à mes paupières enjoint de ne se point clore,
Une voix qui à mes oreilles s'attarde encor,
Une main qui ma main effleure.

Pardonne-moi de ce que tu as trop attendu.
C'en est à présent fini, tout s'est évanoui : —
Le visage, la voix, la main et la brume qui les porta jusque-ci.
Dénoué est le nœud,
Coupé est le cordon,
Et retiré, ce qui n'est ni aliment ni breuvage.

Approche, mon ami que tenaille la faim ;
Le couvert est dressé,
Et la chère, maigre et frugale,
Par amour est offerte.

Viens et plante ci ton bec, dans mon senestre flanc,
Et arrache de sa cage ce tout petit oisel,
Dont plus ne peuvent battre les ailes :
J'aimerais qu'avecque toi, il s'élançe dans l'éther.
Viens à présent, mon ami, je suis ce soir ton hôte,
Et toi, tu es mon invité à qui je fais bon accueil.

La rivière

(Le Pérégrin, 1932)

Dans la vallée sainte Ouadi Qadisha que sillonne une grande rivière, se rencontrèrent deux petits ruisseaux, qui se mirent à converser.

L'un des ruisseaux s'enquit : « Comment es-tu arrivé jusque-ci, mon ami, et comment s'est déroulé ton parcours ? »

Et l'autre de lui répondre : « Mon parcours a été plein de péripéties. La roue du moulin était rompue. Et le maître cultivateur qui avait l'habitude de détourner mon cours pour irriguer ses cultures est mort. J'ai poursuivi mon parcours, et non sans peine, parmi les déchets abandonnés par ceux-là qui ne font rien sinon se prélasser et paresser au soleil. Et toi, mon frère, comment fut ton parcours ? »

Et lui répondit le premier ruisseau : « Mon parcours fut bien différent. Je suis descendu des collines, j'ai traversé des champs de fleurs parfumées et j'ai longé des haies de saules au port humble. Hommes et femmes, leur coupe d'argent à la main, s'abreuvaient de mon onde, et de jeunes enfants assis sur mes berges tapotaient l'eau de leurs petits pieds roses. Tout était riant autour de moi et de doux chants me berçaient. Quel dommage que ton parcours n'ait été aussi agréable ! »

C'est alors que, d'une voix puissante, la rivière leur dit : « Venez !, venez donc !, nous coulons vers la mer. Venez !, mais venez !, et cessez donc de babiller ! Mêlez-vous à mon onde. Nous descendons vers la mer. Venez ! venez, que dis-je ! En mon sein, vous oublierez vos pérégrinations, qu'elles aient été tristes ou joyeuses. Mais, venez !, venez à moi ! Ensemble, vous et moi oublierons tous nos méandres et nous parviendrons au cœur de la mer — notre mère. »

Fragments

(poème inédit)

Cœur de mon antique race,
dans le cœur de qui ma race
en majesté demeure,

À toi j'offre ma fierté,
blessée et pourtant intacte.

Et, à tes pieds, mon bâton je dépose

Et, sur le pas de ta porte,
mon périple trouve un oméga,
Et mes songes, un alpha.

Par trop longtemps ai-je pérégriné
en terres étrangères,

Et par trop loin ai-je ambulé
avecque les fils et les filles
de tribus étrangères.

Ce fut ton falot qui mes yeux chavirés retourna,

Et ce fut ma brume qui me ramena,

Et ce fut ce voile qui à toute chose la clarté rendit.

Ce fut mon songe qui des songes rechercha
là où rien n'existe sinon la raillerie.

Ce fut une faim qui voulut un fruit cueillir,
Une soif qui voulut une coupe saisir.

Et, à présent, je te reviens,
non point en conquérant,
cependant point en conquis non plus.

Rien qu'en homme rendu étranger par sa propre soumission,
Plus sage par sa propre jouvence,
Plus fidèle par sa propre foi foulée aux pieds.

Cœur de mon antique race,
dans le cœur de qui ma race
en majesté demeure,

Je te suis revenu !

Je te suis revenu !

(poème inédit)

Chantons à présent son charme et sa beauté,

Le charme et la beauté
de celle qui, trépassée,
plus ne reviendra.

Elle portait sur le jour un regard aimant,

Et la nuit portait sur son visage un regard aimant.

Et mêmes elle, dont étincelaient le charme et la beauté,

Elle était de lin drapée,

Et, pareille à tous les autres, en un cercueil portée

Jusques à l'église à la tour altièrè,

Et de cette église jusques à l'antique cimetièrè.

Et les gens suivaient sa dépouille,

Et moi, j'étais le dernier à la suivre.

Mais nul ne savait qu'ils étaient deux trépassés,

L'une dans le cercueil et l'autre, le dernier à le suivre.

Chantons à présent son charme et sa beauté,

Le charme et la beauté
de celle qui, trépassée,
plus ne reviendra.

Sans titre

(poème inédit)

Je t'emmenai dans la demeure de ma mère et t'aimai.
Dans la chambre où elle me mit au monde,
de baisers je te couvris et te réconfortai.
Des antiques bijoux de ma mère je te parai et le front et le cœur,
et de tuniques d'amour tissées ton corps je couvris.

Je t'emmenai dans la demeure de ma mère
et, devant le miroir argenté
qui reflétait ses mille expressions de tendresse,
je te fis asseoir sur un trône et sourire à ta propre jouvence.

Je t'emmenai dans la demeure de ma mère et t'aimai.
Je t'aimai même d'un paternel amour
bien qu'en nombre, mes années fussent aux tiennes égales.
Et je t'aimai d'un fraternel amour
comme si, au même sein, nous avions bu la vie.

Et, au plus profond de la nuit, ton époux je fus
et, à l'aube naissante, ton enfant je fus,
tout juste né.

Je t'emmenai dans la demeure de ma mère et t'aimai.
Mais lors que pour un jour et une nuit je te quittai
et m'avançai pour conquérir l'ennemi de ton père
et le chasser de la demeure de ton père,
lors, un esclave tu aimas.

Depuis la fenêtre de ma mère,
et de ta main de ses bijoux parée,
tu appelas l'esclave de ma mère
et, au creux de sa couche sacrée,
à lui
tu t'offris.

Ô toi, femme serpent !, ô toi, femme louve !
c'était ta mère maudite, vêtue de ta chair juvénile,
qui vint en la demeure de ma mère.

Je l'emmenai dans la demeure de ma mère et l'aimai.
Dans la chambre où ma mère me mit au monde,
de baisers je la couvris et la réconfortai.
Des antiques bijoux de ma mère je lui parai et le front et le cœur,
et de tuniques d'amour tissées son corps je couvris.

Je l'emmenai dans la demeure de ma mère
et, devant le miroir argenté...

Sans titre

(poème inédit)

Longue et raboteuse semblait être la sente, —
Perdue parmi les collines, cette sente. —

Dans un désir ardent s'exprima la solitude
Et le silence l'oreille prêta. —

Oui ! — le silence,
cette voix éternelle de l'inconnu.

D'une profonde tristesse était le chant des oiseaux.

Douloureux était le murmure des ruisseaux,
comme si les blessaient les arêtes coupantes des rochers.

Et, telle une mère endeuillée, la brise soupirait.

En toute humilité, les fleurs ployaient leur tige flétrie
et, de leurs longues paupières, des larmes versaient. —

Et moi, avecque rien autre que mon cœur,
j'avais pérégriné,
j'étais de fatigue roué

Derrière moi, le silence —
Devant moi, la solitude —
Au-dedans de moi, la peur.

Et j'atteignis ce lieu où convergent toutes les sentes de la Vie.

Là, devant la face du désespoir,
je me sentis telle une proie blessée.

Et ce fut là que j'ouïs le bruissement d'immenses ailes
oncques vues auparavant,
qui se déployaient autour de moi.

Et cependant que mon regard je portais à l'entour,
je te vis, te tenant debout devant moi,
tel le cèdre de Dieu à la face du Liban —

Je te connaissais,
parce que la lumière était en tes yeux
et, sur tes lèvres, le sourire maternel.

D'une caresse tu me bénis
et, à mon âme, tu murmuras ces mots : —

« Suis-moi, mon enfant, je suis ton guide.
Je te révélerai ce que la tristesse recèle. »

Lors, je te suivis.

La sente sous nos pas,
large et ornée de fleurs innombrables,

Le silence, libérant les secrets recelés
et dévoilant les rêves d'Amour,

Les oiseaux, chantant de joie
comme s'ils accueilleraient un printemps éternel,

Les ruisseaux, dansant et bondissant,

La brise, posant de doux baisers sur les extrémités des branches,

Toutes les fleurs, levant vers le ciel leur corolle
et accueillant de sourires l'astre du jour, —

Et moi, à ton côté, tel un enfant retrouvé,

Derrière moi, la félicité —

Devant moi, la joie —

Au-dedans de moi, l'Amour.

Vêtures

(Le Pérégrin, 1932)

La Beauté et la Laideur se rencontrèrent un jour sur le rivage d'une mer. Et elles se dirent l'une à l'autre : « Allons nous baigner dans cette onde. »

Adonc, elles se dévêtirent et nagèrent dans les flots. Et au bout d'un moment, la Laideur regagna le rivage et se vêtit de la tunique de la Beauté, puis elle s'en alla.

Et la Beauté, elle aussi, issit de l'onde. Elle ne trouva point sa tunique et, trop timide de sa nudité, elle se résolut à enfiler celle de la Laideur. Et la Beauté alla de son côté.

Et jusques à ce jourd'hui, hommes et femmes, par méprise, confondent l'une et l'autre.

Il en est, pourtant, qui ont aperçu le visage de la Beauté et la reconnaissent en dépit de la tunique qu'elle porte. Et il en est qui reconnaissent le visage de la Laideur et sa vêtue à leurs yeux point ne la dissimile.

L'amour et la haine

(Le Pérégrin, 1932)

Dit une femme à un homme : « Je vous aime. » Et l'homme de répondre : « Il appartient à mon cœur de se montrer digne de votre amour pour moi. »

Et la femme l'interrogea : « Ne m'aimez-vous donc point ? » Et, pour seule réaction, l'homme, sans rien dire, la regarda fixement.

Lors s'écria la femme : « Je vous hais. » Et l'homme de répliquer : « Il appartient dès lors également à mon cœur de se montrer digne de votre haine à mon égard. »